

gnostic sans concession de la situation du travail : une faible reconnaissance de ce qu'il signifie, une inscription sclérosée dans le cadre du droit social), et décrie un consensus conservateur crispé. Il plaide pour assouplir ce qu'il lit comme un carcan : revenir à peu de lois, libérer le dialogue social et responsabiliser les partenaires sociaux sur l'issue des négociations. Jérôme Chartier prend acte des effets de la mondialisation, et appelle la création d'un nouveau modèle qui fasse son deuil des recettes essoufflées. Pondérant le souhait de libérer les énergies pour innover par la nécessaire sécurisation des parcours professionnels, l'ouvrage procède sur ce point d'un pari : la maturité des partenaires sociaux. Deux propositions sont mises en avant : l'établissement d'un contrat de travail unique en remplacement de l'ensemble des contrats existants, et la responsabilisation pécuniaire des entreprises dans les dispositifs de flexi-sécurité. Certaines difficultés pointées par Jérôme Chartier sont reprises en écho dans le livre manifeste *À quoi servent les cadres ?* de Jean-Marie Bergère et Yves Chassard. Articulant la description de l'évolution historique d'une catégorie plurielle (diplômes versus apprentissage maison, femmes versus hommes...) et la conceptualisation de la crise symbolique qu'elle traverse (notamment un tableau très utile), l'ouvrage souligne la part immatérielle du travail des cadres, dans la pratique de leurs valeurs historiques (expertise, autonomie, responsabilité), et la difficulté qu'ils rencontrent pour les exercer au sein du nouveau paradigme des entreprises (mise en réseau, nouvelles modalités de l'évaluation individuelle, mobilité...). Il appelle à redéfinir leur rôle, afin de permettre aux entreprises de pouvoir compter sur de l'humain responsable et innovant aux niveaux

de décision, qui ne soit pas une simple courroie de transmission, ou l'organisateur de flux d'information sans légitimité. Les recommandations des auteurs invitent à s'ouvrir à la réflexivité, à la valorisation des parcours professionnels et à la sécurisation des mobilités, et cela au service d'une ambition : permettre à tous, avec l'impulsion des cadres, de faire œuvre collective.

Damien Lenne

Philippe ASKENAZY & Daniel COHEN (DIR)

5 crises

11 nouvelles questions d'économie contemporaine. Albin Michel, 2013, 764 pages, 24 €.

Cette troisième livraison du CEPREMAP (Centre pour la recherche économique et ses applications) rassemble une vingtaine de collaborateurs sous cinq pôles de crise : climat, finance, société, culture, le tout ouvert par une première partie, la crise des élites. Le concept est le même que pour les 43 questions d'économie contemporaine traitées dans les deux livraisons précédentes : analyses de terrain appuyées sur les appareils statistiques disponibles, et baignées dans le minimum de rappel théorique indispensable. Il n'est guère possible de citer tout ce qui le mériterait. Évoquons simplement les deux ou trois développements les plus suggestifs : « Le détour par la théorie de l'assurance chômage optimale » dans l'apport de Jean-Olivier Hairault, qui traite de l'emploi des seniors ; « Qu'est-ce qui détermine les préférences ? », la contribution de Luc Arrondel et André Masson sur le brûlant problème des ménages face à la crise financière ; « L'avenir du prix unique du livre » traité

par Mathieu Perona et Jérôme Pouyet qui tentent de formuler un pronostic dans cet âge numérique; enfin le commentaire de Thomas Piketty sur l'explosion des rémunérations des hauts dirigeants. Ce phénomène est lié, selon lui, à la diminution du taux de taxation marginale qui rend plus intéressantes les augmentations de revenu, et plus pugnaces leurs bénéficiaires, alors même – l'auteur ne le souligne pas assez – qu'aucune justification économique (sans parler de morale) ne peut être établie.

Étienne Perrot

Alain Faujas

Olivier PASTRÉ

Repenser l'économie

Fayard, 2013, 156 pages, 14 €.

Un livre de plus pour expliquer ce qu'il aurait fallu faire pour éviter la crise et ce qu'il faudrait mettre en œuvre pour en sortir? Pas tout à fait. Certes, Olivier Pastré y va de ses thérapies (la suppression du département ou la simplification des 300 types d'aides aux PME), mais son originalité par rapport à bien des professeurs d'économie qui ont pris la plume depuis quatre ans tient à son appel à arrêter de partir de la macro-économie et d'en haut, de l'Élysée par exemple (*top-down*), pour adopter une démarche qui parte du bas, de l'entreprise et du terrain (*bottom-up*). À bas, donc, John Maynard Keynes ou Milton Friedman, Nicolas Sarkozy ou François Hollande qui prétendent qu'on peut faire de la croissance sur ordre et en plaquant un modèle! L'auteur pense que « l'avenir de notre pays dépend de l'acceptation par les Français de réformes structurelles remettant en cause certains de leurs ac-

quis sociaux ». Il affirme aussi que « la confiance est le seul point de passage obligé de toute sortie de crise ». Pour ces deux raisons, il préconise de faire participer les agents économiques à la définition des politiques. Appelant à un « Grenelle » des corps intermédiaires, il veut redonner la parole aux chefs d'entreprises comme aux syndicalistes, aux ONG comme aux ordres professionnels. Ainsi, les gouvernants feront moins de bêtises et les gouvernés auront moins peur du changement.

Jérôme CHARTIER

Éloge du travail

Grasset, 2013, 154 pages, 9,90 €.

Étienne PERROT

Le discernement managérial

Entre contraintes et conscience.

Salvator, 2012, 250 pages, 24 €.

Les ouvrages consacrés à la qualité du processus de décision managérial, sont nombreux. Ils ont, le plus souvent, partie liée à une philosophie du pouvoir, à une vision du « chef ». » Le livre d'Étienne Perrot ne s'inscrit pas dans cette tradition. Il s'intéresse au discernement managérial, à ce qui se passe en amont de la décision et qui est le plus souvent voilé. Les dirigeants, de nos jours, justifient rarement leurs décisions par l'énoncé des termes de leur discernement, à supposer qu'ils aient pris la peine de se livrer à l'exercice. Lorsqu'ils se risquent à s'expliquer, c'est plutôt pour évoquer l'impossibilité de décider autre chose ou autrement. La tendance contemporaine à l'objec-